

requins. Elle était assise non loin de ma hutte et semblait m'attendre.

—Salut à mon fils José Juan ! dit-elle aussitôt qu'elle m'aperçut.

—Bonjour, la mère ! répondis-je sans m'arrêter.

Mais la vieille vint à moi.

—Ecoute, José Juan, me dit-elle ; car j'ai quelque chose à te dire, dans ton intérêt.

—Dans mon intérêt ? demandai-je avec étonnement.

—Oui ! répliqua la vieille. Nies-tu que ton cœur soit dans l'île d'Espiritu-Santo ? Ne traverses-tu pas la mer toutes les nuits, pour voir celle que tu aimes ?

—Qui vous a dit cela ?

—Je le sais. Eh bien donc, José Juan, cette traversée est doublement périlleuse pour toi. Des ennemis que nos charmes seuls endorment pendant le jour, te guettent pendant la nuit dans la mer ; à terre, d'autres ennemis, plus dangereux peut-être, et contre lesquels nos charmes ne peuvent rien, observent aussi tous tes mouvements. C'est contre ces dangers que t'offre ma protection.

Un rire moqueur fut ma seule réponse. Un éclair de colère brilla dans les yeux de la vieille, qui s'écria :

—Parce que tu es incrédule, tu te figures que je suis impuissante ! Eh bien ! d'autres ont plus de confiance dans ce pouvoir que tu dédaignes.

En disant ces mots, elle tira de sa poche un petit sachet de toile de couleur, et me montrant, parmi plusieurs petites perles une perle en forme de poire, de moyenne grosseur et de la plus belle eau :

—Connais-tu cela ? me demanda-t-elle.

C'était une perle que j'avais donnée à Jésusita, —car c'est ainsi que s'appelait cette fille.

—Qui vous l'a donnée ? m'écriai-je en la reconnaissant.

La sorcière me lança un regard de haine.

—Qui me l'a donnée, dis-tu ? une fille, —la plus ravissante créature qu'on ait jamais vue dans ces parages ; une fille qui ferait l'orgueil et le bonheur d'un homme, et qui est venue implorer ma protection, —cette protection que tu dédaignes, pour celui qu'elle aime avec passion.

—Le nom de cet homme ! demandai-je, en proie à une horrible anxiété.

—Que t'importe son nom, s'écria la vieille avec un éclat de rire sardonique, puisque ce nom n'est pas le tien ?

Je ne sais ce qui me retint, et m'empêcha d'écraser sous mes pieds cette infernale sorcière ; mais après une seconde de réflexion, je ne voulus pas, en laissant éclater ma fureur, trahir les tortures auxquelles j'étais en proie.

Je lui tournai le dos, en disant froidement :

—La vieille ! vous êtes folle, et vous mentez !

Je me hâtai de me rendre à la pêche. Le soir, après une journée qui me parut démesurément longue, j'allai, comme à l'ordinaire, rendre visite à Jésusita, dont la vue et l'accueil affectueux dissipèrent mes soupçons. Je ne doutai plus que la sorcière, pour se venger du dédain avec lequel j'avais reçu ses offres de service, ne m'eût trompé à dessein sur le nom de l'homme pour qui Jésusita avait sollicité cette protection dont je faisais si peu de cas.

J'avais donc complètement oublié les perfides insinuations

de la vieille, lorsqu'une nuit je traversai le détroit, selon mon habitude, pour regagner mon logis. Le ciel était couvert et nuageux ; cependant la mer n'était pas tellement obscure que je ne pusse distinguer, au milieu des vagues, une masse noire, qui, d'après sa manière de nager, ne pouvait être qu'un homme. Cette masse s'avancait vers moi. Les paroles de la vieille me revinrent tout à coup à l'esprit, et portèrent le trouble dans mon cœur. Je m'inquiétais peu de rencontrer un ennemi, mais l'idée d'un rival m'épouvantait. Je résolus aussitôt de savoir quel était cet homme, et, ne voulant pas être vu, je me dirigeai de son côté, mais en nageant entre deux eaux. Quand j'eus calculé que nous avions dû nous croiser lui sur l'eau, moi dessous, je remontai à la surface. Le sang qui s'était porté avec violence à ma tête m'aveuglait de sorte que je ne pus d'abord rien distinguer au milieu de l'obscurité, si ce n'est les lueurs phosphorescentes, précurseurs de la tempête, qui commençaient à se former à la crête des vagues. Je continuai néanmoins à me diriger vers la côte d'Espiritu-Santo. Plusieurs minutes se passèrent avant que je revisse la tête du nageur ; il fendait l'eau avec une telle rapidité que j'avais beaucoup de peine à le suivre. De tous les hommes que je connaissais, il n'y en avait qu'un seul qui pût lutter de vitesse avec moi ; je redoublai d'efforts, et j'eus bientôt diminué tellement la distance qui nous séparait, que je fus obligé de ralentir mes mouvements. Je ne tardai pas à le voir prendre pied sur un rocher qu'il escalada, et un éclair, qui illumina tout à coup la mer et le rivage, me fit reconnaître Raphaël. Cela ne pouvait manquer, me dis-je, et cet homme devait être mon rival en amour, comme en toute autre chose. Aussi, continua José d'une voix sourde, je sentis mon cœur se remplir de haine, et je pensai que je ne devais plus rencontrer Raphaël qu'une fois. Vous verrez tout à l'heure, ajouta-t-il avec un étrange sourire, que nous nous rencontrâmes une fois de plus que je ne l'avais désiré.

L'idée me vint de l'arrêter en l'appelant et lui faisant savoir que j'étais là ; mais il y a dans la vie des circonstances où l'on ne fait pas ce qu'on veut. Je le laissai donc aller malgré moi, et il n'eut pas plutôt disparu du sommet du rocher, que je l'y suivis. De là, je pouvais facilement surveiller ses mouvements. Je le vis se diriger du côté où j'avais l'habitude de me diriger moi-même, puis frapper à la porte de la hutte que je connaissais si bien. La porte s'ouvrit, et se referma lorsqu'il fut entré. Il me sembla, en ce moment, que la brise m'apportait le rire moqueur de la vieille sorcière, lorsqu'elle m'avait dit : " Que t'importe son nom, puisque ce n'est pas le tien ? " Je crus voir, à travers l'obscurité, son bras décharné qui m'indiquait la hutte de Jésusita, et saisissant mon couteau, je m'élançai sur les pas de mon rival. En quelques bonds j'eus atteint la porte. J'écoutai, mais je n'entendis que le murmure confus d'une conversation à voix basse : il me fut impossible de saisir un seul mot. J'avais repris un peu de calme, et quoique décidé à me débarrasser d'un rival odieux, il me restait encore assez de présence d'esprit pour ne pas me brouiller avec la justice.

Le juge avait rendu un édit par lequel il était enjoint à tous les plongeurs et pêcheurs d'émousser la pointe de leurs couteaux, comme on avait déjà fait sur la côte de l'autre Océan ; et quiconque, dans une querelle, ferait à son ennemi une blessure,